



# *Remerciement*

D'abord et avant tout, je tiens à remercier DIEU qui m'a donné le courage et la volonté de réaliser ce modeste travail.

Je remercie mon encadreur M. MADI Abane pour son encadrement, ses conseils et ses orientations. Ainsi je remercie tous les enseignants qui m'ont aidé avec leurs savoirs.

Enfin, mes remerciements vont à mes parents et à tous ceux qui m'ont aidé, de près ou de loin, à réussir mes études et réaliser ce modeste travail.

# **Introduction générale**

Notre intérêt à nous se porte sur la littérature algérienne de langue française, une littérature qui ne cesse de s'enrichir et d'enrichir le lecteur grâce à ce qu'elle véhicule. Cette littérature a subi de nombreuses transformations depuis sa naissance, ceci est dû aux différentes périodes et événements qu'ont vécus le pays et le peuple. Elle traduit ce vécu avec minutie et clarté et reflète la société comme personne ne le fait.

Elle nous emporte dans un passé historique, qui véhicule des réalités que nous n'allons trouver nulle part ailleurs, même pas dans des programmes et les manuels scolaires de notre pays.

Le roman sur lequel nous allons travailler, et nous avons choisi comme corpus d'étude est : *Le Fleuve détourné* de Rachid MIMOUNI, et choisir comme thème « *Le nationalisme dans le fleuve détourné* » de Rachid MIMOUNI.

Les motivations qui nous ont permis de choisir *le Fleuve détourné* parmi beaucoup d'autres romans, de renommée mondiale, sont nombreuses, parmi lesquelles nous allons citer de prime abord la personnalité et le statut qu'occupe son auteur, il est l'un des piliers de la littérature algérienne, digne successeur des écrivains de la première génération. Son engagement à dénoncer le mal qui ronge le pays et les opprimés se manifeste explicitement dans ses divers écrits qui ont connu plus de succès dans le monde qu'en Algérie. Ensuite, nous avons la qualité esthétique de ses écrits qui sont vraiment modernes et d'actualité.

Rachid MIMOUNI est né le 20 novembre 1945 à Boudouaou (autrefois Alma), à 30 kilomètres à l'est d'Alger. Il est issu d'une famille de paysans pauvres. Malgré sa maladie, il réussit à atteindre l'université et avoir une licence en sciences commerciales en 1968. Après cela, il part au Canada pour continuer ses études avant de revenir enseigner l'économie politique à l'université d'Alger et enfin enseigner à l'école supérieure du commerce d'Alger.

Son premier roman s'intitule « *Le printemps n'en sera que plus beau* » publié en 1978. Ce roman sera suivi de « *Le Fleuve détourné* » en 1982, « *Une paix à vivre* » en 1983, « *Tombeza* » en 1984, « *L'honneur de tribu* » en 1989, « *La ceinture de l'ogresse* » en 1990, « *Une peine à vivre* » en 1991, « *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* » en 1992 et enfin « *La malédiction* » en 1993.

Il est récipiendaire de plusieurs prix tout au long de sa carrière littéraire. Il est mort à Paris le 12 février 1995, à l'âge de 49 ans, suite à une maladie.

La plupart de ses romans étaient censurés en Algérie, ce qui l'a mis dans l'obligation de les publier à l'étranger, en France. *Le Fleuve détourné* est l'un des romans les plus réussis de cet auteur, il a connu un énorme succès auprès du public dès son apparition en 1982. Nous

pouvons lire ce qui suit à propos de cette œuvre : « *La renommée de Rachid Mimouni s'est manifestée après la parution de son troisième roman, à Paris [...] Avec Le fleuve détourné (1982), l'auteur obtient une grande notoriété. Son écriture exigeante démarre sur un nouveau souffle.* »<sup>1</sup>.

Dans cette œuvre, nous trouvons deux histoires différentes, mais qui sont vécues, toutes les deux, par le personnage principal qui est aussi le narrateur et qui ne porte aucun nom dans le livre, il est anonyme.

Ce narrateur fait des va et vient entre les deux histoires, l'une est au présent tandis que l'autre se déroule au passé. Dans le premier récit, l'histoire se déroule au présent, tous les personnages : *le narrateur, Omar (un étudiant), le vieux vingt-cinq, Rachid le Sahraoui et l'écrivain et même fly-tox*, se trouvent à l'intérieur d'une prison quelque part en Algérie. Cette prison ne ressemble pas aux autres, les prisonniers se trouvent dans des baraques, « *nos baraques ne sont meublées que de simple lits de camps* »<sup>2</sup>.

Ces personnages, prisonniers, sont menacés par l'administration qui dirige la prison d'ablation de leurs « *parties génitales* ». Ils sont considérés comme une menace pour le pouvoir mis en place. Un intellectuel, un ancien maquisard, étudiant, un audacieux, c'est tout ce qui fait peur à un gouvernement corrompu et lui donne des inquiétudes.

Dans le récit au passé, nous pouvons parler de trois périodes vécues par le narrateur : avant de rejoindre les maquis, dans les maquis et juste après la guerre (quelques années plus tard).

Avant de rejoindre les combattants dans les maquis, le narrateur se trouve dans son pays, marié à une femme qu'il connaît depuis son enfance et dont il est amoureux, mais cette femme, dans son jeune âge, fut violée. Devenu cordonnier par ordre de son père, il travaille et vit avec sa femme malgré le mépris que tout le monde lui porte. Le jour de son mariage « *Au moment du henné traditionnel, nulle femme accepta de chanter les louanges de la fille déflorée personne ne vint recouvrir mes épaules du burnous blanc [...] et cela continua après la cérémonie. Refus du salut matinal* »<sup>3</sup>.

A la suite de tout cela, et, à la visite de quelques hommes (combattants), il rejoint les maquis laissant sa femme sous la responsabilité de son père. Ce dernier est un homme froid qui se désintéresse complètement de la décision que son fils a prise, il est froid est indifférent à son

---

<sup>1</sup> Redouane, N. (2001). De l'indépendance confisquée à l'identité bafouée dans *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni. *études littéraires*, 33 (3), 169–183. <https://doi.org/10.7202/501316ar>

<sup>2</sup> MIMOUNI, Rachid, *Le Fleuve détourné*, 1982, édition sédia, Alger, 2007, P. 10

<sup>3</sup> *Ibid.*, p 22

égard : « *mon père consulté haussa les épaules [...] il s'était progressivement désintéressé de mon sort.* »<sup>4</sup>

Au maquis, un matin, le camp fut bombardé par les forces armées françaises, tout le monde perd la vie, il n'y a que le narrateur qui a survécu. Gravement blessé il perd la mémoire. Aidé par une infirmière et deux hommes, après avoir longtemps marché, se trouve dans un hôpital dans un pays voisin (peut être la Tunisie). Sans mémoire et sans identité, il est resté à l'hôpital, accueilli par le personnel qui lui était aimable, jusqu'au jour où il l'a retrouvée.

Enfin de retour chez lui, dans son pays, le narrateur se trouve déçu par le tableau que lui offre son pays, misère et maladie sévissent dans un pays auquel tant d'hommes, de femmes, voire d'enfants ont donné leur vie. Lui qui est censé être recueilli en héros se trouve dans une situation critique et absurde, tout le monde le considérait comme un martyr et son nom est gravé dans « *le monument des martyrs* ». Sans aucun papier d'identité, sa femme et son fils ont quitté la maison familiale, le narrateur mène une vie de bohème en allant d'un lieu à un autre, tantôt pour trouver sa famille tantôt pour régulariser sa situation.

Après la lecture de ce roman, nous nous sommes posé un ensemble de questions, qui constituent une problématique à notre recherche, parmi elles : comment le nationalisme apparaît-il dans cet ouvrage ? Comment était-il vu par R.MIMOUNI ? Et quel regard porte-t-il sur l'Algérie des années soixante-dix ?

Pour répondre à ces questions, nous avons deux hypothèses :

- 1- Dans le *Fleuve détourné* de Rachid MIMOUNI, par le biais de ses personnages, nous pouvons constater clairement que ce sont des personnes qui aiment profondément leur pays. Ils veulent profiter de la liberté chèrement payée, mais se sont fait emprisonner (dans le premier récit, celui du présent) car ils étaient considérés comme étant des « subversifs ». Dans ce cas-là, ils constituent une menace permanente pour le pouvoir mis en place.
- 2- Le pouvoir qui est en place et gouverne est un pouvoir corrompu et qui prétend être nationaliste, mais il est féroce et attaqué par MIMOUNI en l'accusant d'être le mal qui ronge le pays et son peuple qui vit toujours mal quoique les colons français aient quitté l'Algérie. Révolution confisquée, situation socio-politico-économique catastrophique, administration incompétente.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p 20

La démarche que nous allons adopter pour bien mener notre travail, qui est de dégager une analyse de ce livre et répondre à la problématique déjà posée, est « la sociocritique ». C'est sur elle que nous devons nous reposer pour confirmer ou infirmer les hypothèses déjà avancées. Qu'est-ce que la sociocritique ? :

*« Par son objet, ses hypothèses heuristiques et sa problématique générale, la sociocritique se distingue radicalement aussi bien de la sociologie empirique que de la sociologie de la littérature. Elle ne s'occupe ni de la mise en marché du texte ou du livre, ni des conditions du processus de création, ni de la biographie de l'auteur, ni de la réception des œuvres littéraires. Elle ne tient pas ces dernières pour un document historique ou sociologique immédiatement lisible comme un exemple ou comme une preuve. Elle n'isole et ne prélève pas des « contenus ». Sa logique épistémologique n'est pas une logique de la preuve, mais une logique de la découverte appliquée aux procès de sens engagés par les textes. C'est en lui donnant pour objet le texte considéré comme matière langagière, procès esthétique et dispositif sémiotique que Claude Duchet trace dès la fin des années soixante son programme. La « socialité » du texte s'atteint par une lecture interne, immanente, textualiste pour reprendre des mots chargés de mépris par les sociologues : « C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la socialité (28). »<sup>5</sup>*

Notre travail sera divisé en deux parties. Ces dernières seront, à leurs tours, divisées en deux chapitres chacune.

Dans la première partie, nous avons comme titre « la figure du Maquisard ».

Le premier chapitre, intitulé « le maquisard face à la mémoire : qui suis-je ?

Dans ce chapitre nous allons parler de la vie du narrateur et l'étudier. Celui-ci est un maquisard, avec la perte de la mémoire, il a passé plusieurs années hors de sa patrie et sa famille. Nous allons essayer de dégager les conséquences que ce problème a pu engendrer.

Dans le deuxième chapitre, de la première partie, nous allons voir le maquisard rejeté par tous les bureaux officiels. Ce chapitre a pour titre « le maquisard face à la dénégation opposée par les officiels ».

---

<sup>5</sup> Popovic, Pierre. 2011. « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir ». En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <<http://oic.uqam.ca/fr/publications/la-sociocritique-definition-histoire-concepts-voies-davenir>>. Consulté le 19 octobre 2020. Publication originale : (Pratiques. 2011. vol. 151/152, (décembre 2011), p. 7-38).

Quant à la deuxième partie, elle a pour titre « la confiscation de la révolution ». Comme celle qui la précède elle est divisée en deux chapitres.

Le premier chapitre s'intitule « les retombées de la confiscation de la révolution : l'espace social ».

Dans ce chapitre-là, nous allons voir comment la société algérienne se trouve à l'époque postindépendance. Nous allons essayer de dégager les reflets et les conséquences de la confiscation de la révolution sur la société des années 1970.

Le deuxième chapitre, porte comme titre « la critique de la bureaucratie ».

Dans celui-ci, nous allons essayer de dégager le regard que l'auteur jette sur l'administration algérienne et voir quel jugement il lui porte.

Vers la fin de notre travail de recherche, nous allons conclure en essayant de faire un récapitulatif qui résume tout ce que nous avons avancé, répondre aux questions de la problématique et aux hypothèses.

***Première partie : la figure***  
***du maquisard.***

Dans ce chapitre nous allons parler du personnage principal de l'histoire. Celui-ci est un narrateur autodiégétique. Ce dernier a passé une période de sa vie dans les maquis avec d'autres compagnons dans le but de combattre l'armée coloniale française et défendre sa patrie. Ce personnage ne porte aucun nom dans le récit (les deux récits), il est anonyme. Tout ce que le lecteur sait de lui : c'est qu'il est cordonnier, marié à une femme du nom de « Houria » et descendant d'une famille de paysans qui habitent dans un village qui se nomme le « mont boudjellal ». En réalité, cet endroit existe, et se trouve à l'est de l'Algérie, dans la wilaya de Tébessa, près de la frontière algéro-tunisienne.

Avant de commencer, nous allons d'abord essayer de dégager brièvement le sens du terme « maquisard » et du terme « nationalisme » pour bien comprendre.

Le mot « maquisard » vient de « maquis » qui est une formation végétale arbustive très dense. Le maquisard est celui qui rejoint les maquis, et se rebelle contre un système gouvernemental mis en place. Les maquis sont les lieux où les rebelles se cachent, se préparent et font leurs plans avant de passer à l'action et d'attaquer. Le maquisard est donc un résistant, un combattant qui fait partie d'un groupe armé. En Algérie, les maquisards sont un groupe d'hommes (et de femmes) qui ont pris les armes contre l'occupant français. Ils sont appelés « *maquisards ou fellagas* ».

Quant au *nationalisme* il est défini ainsi :

« Le nationalisme est, à l'origine, une doctrine de souveraineté populaire et de liberté. Le nationalisme c'est de faire de sa dévotion pour sa nation une série de principes ou programmes politiques. Le peuple doit se libérer des contraintes extérieures au peuple, il doit contrôler ses ressources, il doit pouvoir être maître de sa destinée. La doctrine nationaliste favorise donc l'établissement de formes de fraternité entre les différents segments du peuple. Le peuple doit être uni et doit limiter les dissensions internes.»<sup>1</sup>

Nous pouvons lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Le terme « nationalisme » est apparu dans les principales langues européennes d'abord timidement à la fin du XVIIIe siècle avant de s'affirmer au cours du siècle suivant. Cette émergence est liée à une transformation majeure : le fait

---

<sup>1</sup> Paquin, S. (1999). Les théories explicatives de l'apparition des nations et du nationalisme. *Bulletin d'histoire politique*, 8 (1), 102–114. <https://doi.org/10.7202/106386ar>

d'investir le peuple de la souveraineté politique ultime, en lieu et place des monarques. »<sup>2</sup>

Dans *Le Fleuve détourné*, nous avons comme image : une Algérie colonisée qui réussit (après plus d'un siècle d'occupation) à arracher son indépendance et pour la voir enfin confisquée par une horde sans scrupules : « *des planificateurs arrogants et lointains ont quadrillé leurs cartes de traits rectilignes et puissants, à l'encre de chine, indélébile, de façon à rendre leurs projets définitif et l'option irréversible* »<sup>3</sup>.

Le nationalisme que R.MIMOUNI nous présente : est celui qui vise à la libération de l'Algérie et son peuple du joug totalitaire, à la dénonciation de la dictature qui incarne toute forme de peur, de misère et de mal.

Vu qu'il a pour objectif la libération morale et matérielle d'un peuple, nous pouvons dire que le nationalisme est un pur amour pour le pays, contrairement à ce que pensent certains.

Pour retrouver la dignité et la valeur, un groupe armé a décidé de rejoindre les maquis afin de combattre le colon français et le chasser de la terre algérienne. Parmi ces hommes, nous avons le narrateur qui relate l'histoire dans le roman. Ce narrateur est présenté comme un homme simple, gentil et naïf, et qui exerce le métier de cordonnier. Ce métier lui a été imposé par son père. Ce dernier a refusé de devenir comme lui, un paysan qui travaille une « *terre ingrate* » : « *cette terre est infestée de rocaille. On a l'impression qu'elle nourrit la pierre au lieu de l'orge semé* »<sup>4</sup>.

Suite à une visite de « trois » hommes, des rebelles, il décide de rejoindre le camp de l'ALN<sup>5</sup> (l'armée FLN), où il a trouvé un climat d'amitié et de fraternité, et travailler avec eux, vu qu'ils ont besoin d'un bon cordonnier. Il a abandonné sa femme enceinte et son père pour devenir maquisard. Le camp où il se trouvait était dirigé par un personnage qui a pour nom « Si Cherif ». MIMOUNI fait peut être allusion à un ancien maquisard qui a existé et qui se nomme « Si Mohammed Cherif Mokrani ». Ce dernier perd la vie ainsi que toute sa famille lors d'une

---

<sup>2</sup> Dieckhoff Alain, « Qu'est-ce que le nationalisme ? », dans : Héloïse Lhérété éd., *Les grandes idées politiques*. Auxerre, Éditions Sciences Humaines, « Petite bibliothèque », 2017, p. 127-130. URL : <https://www.cairn.info/les-grandes-idees-politiques--9782361064488-page-127.htm>

<sup>3</sup> MIMOUNI, Rachid, *le Fleuve détourné*, op.cit., p.48.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>5</sup> Armée de libération nationale. Le bras armé du FLN (front de libération national).

opération militaire française en 1956 à « Thavouda » dans les hauteurs de Kabylie.<sup>6</sup> Ce lieu où se trouvaient les maquisards fut pris d'assaut, un jour, par les forces militaires françaises.

---

<sup>6</sup> Arsène Blé Kain, le fleuve détourné de Rachid Mimouni : un paysage textualité à modélisation identitaire, didactique n°10 acte du colloque « le paysage algérien dans la littérature algérienne francophone (1962-2015) » juillet-décembre 2016, <http://www.univ-medea.dz/idlt/revue.html>, pp 33-48.

# Chapitre I : Le maquisard face à la mémoire : qui suis-je ?

## 1- Une vie sans mémoire : La mémoire perdue

Dans le camp où il se trouvait, il se réveille un beau matin sous une pluie de bombes, un « déluge ». L'armée française venait de repérer le camp et s'était mise à le bombarder. Seul survivant de cette hécatombe, il se trouve avec de graves blessures à la tête et à l'épaule.

Après avoir longuement marché et perdu connaissance, un groupe d'infirmiers le trouve et décide de le soigner.

Désormais, il se trouve dans un hôpital, dans un pays voisin qui peut être la Tunisie, car, comme nous l'avons déjà dit : son village « *le mont boudjellal* » existe dans la wilaya de Tébessa, à 120 kilomètres au sud, dans la commune de *Oglat Ahmed*, et cette wilaya possède des frontières terrestres avec la Tunisie. Cette dernière contrairement à l'Algérie, n'était pas une colonie mais un protectorat, donc il se trouve que les hostilités étaient bien inférieures par rapport au pays voisin.

Sans identité ni mémoire, les coups reçus lors du bombardement lui ont causé une perte de la mémoire : « *je lui répondis je ne me souvenais de rien, et que simplement réveillé, comme au premier jour de ma vie* »<sup>7</sup>. Cette amnésie dérange un des hommes travaillant à l'hôpital. Pour vivre, la mémoire est un outil indispensable pour tout homme, sans elle il est condamné à la solitude, à l'errance et à vivre dans l'oubli. Elle lui permet de parler et de vivre, c'est elle qui le définit. Qui mieux qu'elle pour connaître l'Histoire des peuples : « *La mémoire nous restitue dans notre condition humaine et, avec nos racines, nous retrouvons le goût des ambitions. Les peuples devaient brûler tous les livres d'histoire* ».<sup>8</sup> Les peuples dans le monde entier, devraient se fier à la mémoire (collective) pour connaître leur propre Histoire et celle de leurs aînés. Elle témoigne et apporte une vérité brute, sans être transformée. Tandis que les livres et les manuels officiels qui parlent de l'histoire ne sont que des moyens utilisés pour dominer les esprits et les savoirs des peuples. On dit que l'Histoire est écrite par les vainqueurs. Ceci dit qu'elle est utilisée plutôt à des fins idéologiques que scientifiques. C'est les vainqueurs qui la racontent, d'après ce qu'on raconte.

Après avoir retrouvé ses forces physiques, le narrateur devait quitter l'hôpital, c'est grâce à une infirmière (celle qui l'a trouvé à moitié mort), suite à son intervention auprès du

---

<sup>7</sup> MIMOUNI. Rachid, *le Fleuve détourné*, op.cit., p.32.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 35.

directeur, qu'il a pu rester dans cet endroit qu'il a aimé, et travailler comme jardiner sans être payé. Il se contentait d'être logé et nourri jusqu'au jour où sa mémoire lui revienne et décide de rentrer chez lui, dans son pays qu'il a quitté depuis longtemps.

## 2- La quête de Soi

Le narrateur, lui, il est à la recherche de tout cela : son identité, son pays, sa famille et le bonheur. Régulariser sa situation d'état civil et avoir une identité afin de se sentir comme un citoyen à part entière, retrouver sa petite famille, qui est constituée de son épouse et de son fils qu'il n'a jamais connu, et vivre dans le bonheur et l'amour auquel il n'a pas eu accès depuis des années.

« Pour estimer que deux êtres diffèrent l'un de l'autre ou sont différents de soi, il faut commencer par être soi-même quelqu'un. C'est de cette manière un peu brutale qu'on peut poser le problème des relations subtiles et complexes qui unissent le même de l'homme à son autre. Car il faut être avant et afin de pouvoir juger de l'être et du non-être des autres êtres et des autres choses. »<sup>9</sup>

Devenu amnésique à cause d'un traumatisme crânien (dû à un éclat de bombe), cette fois c'est un autre traumatisme qui lui permettra de retrouver sa mémoire et ses souvenirs, après plusieurs années vécues dans l'oubli, sans savoir qui il est, d'où il vient ni où il va. Il vit dans un pays qui n'est pas le sien. Avant de retrouver ses souvenirs, il cultivait un jardin auquel il tenait beaucoup, mais un matin, il le trouve ravagé par les oiseaux sans savoir pourquoi : « *un jour, comme pris de folie, les oiseaux descendirent des arbres et se mirent à picorer les fleurs. En un instant le jardin fut ravagé [...] ce fut ce jour que je recouvrai la mémoire* ». <sup>10</sup>

Cet événement constitue un choc psychologique qui lui a permis de retrouver sa mémoire et savoir enfin qu'il a un objectif à atteindre : Regagner son pays, trouver ses proches et profiter de la vie.

De retour chez lui, l'ancien maquisard se trouve ébloui face au tableau que lui offre le pays pour lequel il a tout sacrifié. La guerre de libération nationale, certes, elle est passée et l'Indépendance acquise, mais les conséquences qu'elle a engendrées sont visibles et encore vécues. Elle a laissé derrière elle un pays chaotique, un grand nombre de morts laissant des orphelins et des veuves sans défense, et pas mal d'hommes qui trouvent refuge dans la folie

---

<sup>9</sup> Lalèyè Issiaka-Prosper L, « Le même et l'autre de l'homme. Le savoir aux prises avec la différence », *Rue Descartes*, 2002/2 (n° 36), p. 73-91. DOI : 10.3917/rdes.036.0073. URL : <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2002-2-page-73.htm>.

<sup>10</sup> MIMOUNI. Rachid, *le Fleuve détourné*, op.cit., p. 35.

(comme l'est son cousin Ali). Les villageois qu'il trouve sur le chemin du village ne le connaissent pas, ceci est dû à sa longue absence qui l'a laissé longtemps loin des siens, ou du fait qu'on le croyait mort dans les maquis. On lui interdit l'entrée au village à cause d'une épidémie qui sévit et qui continue à ôter la vie aux humains. Cette maladie est le choléra qui continue d'exister encore à cette époque-là : « *il s'agissait sans doute d'une épidémie de choléra, qui a cette époque-là, a ravagé beaucoup de nos villages* »<sup>11</sup>.

Les habitants du village le considéraient comme mort depuis longtemps : « *que viens-tu faire ici, revenant ? Ta place est là-bas, dans le cimetière, comme ton nom est sur le monument des morts* »<sup>12</sup>. Depuis longtemps sans nouvelles, durant et après la guerre, l'administration a décidé de le considérer comme un martyr, c'est pour cela que son nom figure parmi les noms des victimes de la guerre qui se trouvent inscrits au monument du village. Aucun accueil ne lui était réservé, lui, qui avait côtoyé la mort pour voir un jour son peuple vivre dans une totale quiétude et harmonie, se trouve choqué. Son père, lui, refuse de le reconnaître, lui parle avec un air froid, plein d'indifférence : « *Tiens, fit-il en se redressant, c'est toi ?* »<sup>13</sup>. Sa femme et son enfant, qu'il est impatient de voir, il ne les trouve pas, ils ont quitté le giron familial et sont dans un endroit inconnu. C'est dans cette situation là qu'il se demande réellement : que s'est-il passé dans le pays ? Qui suis-je ? Un enfant du pays ? Un ancien combattant ? Un fils ? Un père et époux ? Tout ce qu'il arrive à constater : c'est qu'il est inconnu par ses frères, que lui aussi n'arrive pas à connaître. Ce personnage est : « *deux fois hors-jeu dans la mémoire des mots et des choses* »<sup>14</sup>. Devenu étranger dans son pays et au milieu de ceux qui l'ont vu naître et grandir, il est, à leurs yeux, rien d'autre qu'un mort. Il trouve les terres qu'il a connues jadis, terriblement changées, métamorphosées, abandonnées par les paysans qui les travaillent. Ces derniers ne veulent plus les travailler à cause de la politique adoptée par l'Etat. Une loi est apparue au lendemain de l'Indépendance : la nationalisation des terres agricoles. Les agriculteurs qui refusent d'entrer dans cette coopérative, qui consiste en une révolution agraire, se trouvent privés et démunis de produits nécessaires pour travailler leurs parcelles qui sont leurs sources de revenus : « *j'ai traversé des terres en friche et des campagne désertes. Que sont devenues les paysans qui les travaillent* »<sup>15</sup>. Cette politique fait des paysans des chômeurs, certains se trouvent obligés de changer de métier.

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 48.

<sup>12</sup>Ibid., p. 52.

<sup>13</sup>Ibid., p.45.

<sup>14</sup>NAJIB, Redouane. *Op.cit.*, p 169.

<sup>15</sup> MIMOUNI. Rachid, *le Fleuve détourné, op.cit.*, p. 59.

Frappé par un désenchantement et une lassitude aux accents des plus aigus, lui, le narrateur ainsi que beaucoup de ses compatriotes ont nourri leurs cœurs d'espoir d'une vie meilleure. Ce désenchantement est éprouvé par MIMOUNI vu qu'il l'a vécu, quoique enfant encore, la guerre anticoloniale et les années de l'Indépendance.

Il (le narrateur) est oublié par tout le monde : sa famille, les villageois et les officiels. Personne ne parle de lui quand il était dans le maquis, durant sa longue absence et personne ne le considère à son retour. Lui qui revient avec espoir et amour pour enfin faire face à une totale ignorance et indifférence à son égard : « *tu aurais pu persister dans la voie de l'oubli, ou, comme ton cousin, dans celle de l'inconscience* »<sup>16</sup>.

La voie de l'oubli et d'après le personnage « *Si Mokhtar* », son oncle, est la meilleure des choses qu'il aurait pu faire, car cela lui évitera beaucoup de problèmes dans son existence, le pays n'est plus le pays que le narrateur croyait aller trouver. Les choses ne vont plus dans ce pays où règnent l'injustice, le chômage, la dictature et les maladies. La meilleure façon d'y faire face est soit l'oubli soit la folie. Cet oubli se résume donc à oublier sa patrie, rester loin d'elle, et se faire oublier aussi ; rester dans le pays où il a trouvé des soins médicaux lorsqu'il en avait besoin, comme l'ont fait beaucoup de combattants algériens. Après l'Indépendance se sont installés dans des pays étrangers, avec des statuts de résidents ou de réfugiés politiques. Ceux-ci étaient des opposants au régime et à sa politique dictatoriale avec laquelle il gouverne. Ou pourquoi ne pas être mort tout simplement dans les maquis avec ses compagnons au moment où ils ont été attaqués ? Ainsi, il n'aurait plus à souffrir. Son retour ne sera donc qu'une suite de problèmes sans fin.

La folie et l'oubli sont donc, les seuls solutions et remèdes qu'un maquisard, tel que le narrateur, peut exploiter pour vivre dans un pays où les espoirs et les rêves se trouvent confisqués, un pays auquel il a contribué à sa libération : « *La voie de l'oubli, ou [...] dans elle de l'inconscience sont aujourd'hui les seuls gages de sérénité* »<sup>17</sup>.

Les fous ne sont, en aucun cas, une menace pour un pouvoir corrompu. Leurs maladies mentales qui les poursuivent jusque dans leur profonde intimité, leur permettent de jouer contre eux et en faveur des systèmes. Tout ce qu'ils disent ne peut être authentique et crédible à cause de leurs états de santé. Ces malades mentaux ne courent aucun risque quand ils parlent des événements et des faits indésirables.

Le parcours que le personnage narrateur fait pour régulariser sa situation n'est pas facile.

---

<sup>16</sup>Ibid., p. 101.

<sup>17</sup> Ibid. p.101.

Il se heurte à une administration incompétente, qui se soucie de ses intérêts personnels que de veiller aux services du citoyen. Il est dans une situation sans issue, une situation que nous pouvons qualifier même « d'absurde », aucun bureau n'accepte de l'aider dans ses problèmes, qui ne sont pas vraiment des problèmes auxquels, on ne peut trouver de solutions. Au début, il est inconnu par les siens, maintenant il se trouve face à la dénégation opposée par les officiels. Que faire ? Lui-même ne le sait pas, puisque il n'est pas un administrateur, il n'est rien qu'un cordonnier, qui, au début, travaillait pour se nourrir ensuite il a accepté de rejoindre le camp de l'ALN, pour leur offrir ses services d'habile cordonnier en fabriquant des chaussures aux maquisards. Comment va-t-il faire face à cette dénégation que les officiels lui témoignent ?

## **Chapitre II : le maquisard face à la dénégation opposée par les officiels**

Dans ce chapitre, nous allons parler des problèmes que le maquisard-narrateur rencontre vis à vis des bureaux officiels du pays. Ces derniers, au lieu de régulariser sa situation, non seulement n'arrivent pas à le faire et trouver une entente avec lui, mais ils le virent de leurs bureaux. Le narrateur, un personnage qui symbolise la lutte et le combat pour la liberté et la dignité de son pays et peuple, un homme qui ne peut faire de mal à personne, se trouve, sans mémoire au début, et actuellement, des années, après la guerre anticoloniale, sans identité, sans présent et sans avenir. Il est chassé d'un endroit à un autre pour ne pas déranger l'administration et la laisser tranquille, il est accusé et rendu responsable de toutes les agitations qui se produisent dans chacun des endroits par où il passe : « *avec l'histoire de la grève les policiers se sont mis à questionner les gens et a fouiner partout. [...] ils me prennent pour un agitateur professionnel au service de l'étranger* »<sup>18</sup>. Illettré, il ne sait quoi faire et décide de mener une vie de bohème, se déplacer d'un lieu à un autre. Le seul but qui retentit dans sa tête est de chercher à retrouver sa petite famille, c'est la priorité pour lui. Pendant sa quête, il n'arrête pas de s'orienter vers des gens qui peuvent l'aider pour réaliser son désir et son devoir en tant que père de famille. Officiellement, il vit dans une illégalité, la mairie refuse de régulariser sa situation, les bureaux de police refusent de le croire.

### **1- La dénégation opposée par la municipalité**

Pour chaque homme ayant des complications identitaires, est dans l'obligation de passer par un bureau qui s'occupe des problèmes d'état civil. Ce bureau se trouve à la mairie de la commune. C'est cette dernière qui se consacre à des inscriptions des naissances et des décès, des délivrances des cartes d'identité...etc. Elle est au service des citoyens, elle lui assure aussi les délivrances des documents officiels, indispensable, à l'exemple des actes de naissance, de décès...etc.

---

<sup>18</sup> MIMOUNI, Rachid, *le Fleuve détourné*, op.cit. p.146.

Pour commencer sa quête, qui consiste à retrouver son identité et prouver son existence, le narrateur (maquisard) décide de se présenter à la mairie afin que sa situation soit régularisée.

Dans cet établissement de l'Etat, on l'informe que le maire n'est rien d'autre que son cousin « *Ahmed* ». Celui-ci n'est pas une personne en mesure de gérer une commune, à cause de son incapacité intellectuelle, voir incompetence : « *je n'ai jamais cru que ce vaurien d'Ahmed put un jour devenir maire du village. Il s'est toujours montré plus bête que l'âne de son père* ». <sup>19</sup>

Le maire, depuis toujours connu par les villageois comme quelqu'un qui manque de compétence et d'intelligence, est élu pour être à la tête d'une commune. Ces élections doivent être truquées : « *je sais aussi combien dans nos pays il est facile de truquer les élections* ». <sup>20</sup>

La désignation du personnage « *Ahmed* » à la tête de la mairie et de la commune est une marque de fraude, une corruption. C'est parce qu'il est issu d'une des deux familles les plus puissantes du village qu'on l'a choisi. Il n'a pas été choisi pour ses compétences intellectuelles, mais pour avoir comme père quelqu'un de riche et d'influent qui est « *Si Mokhtar* ».

Après s'être rendu pour le voir et lui demander de trouver une solution concernant son cas et régulariser sa situation, le narrateur ne trouve aucune réponse à part de continuer à se considérer pour un mort : « *il est indispensable de continuer à te considérer comme décédé* » <sup>21</sup>. Le maire, bien qu'il soit de sa famille, refuse de lui offrir ses services de peur de perdre son poste.

Dans ce pays que MIMOUNI nous peint, l'Algérie des années 1970, tout ce qui préoccupe son administration est : le bénéfice et l'intérêt personnel. Elle ne se soucie en aucun cas du cas de son citoyen, pour lequel est censée travailler. L'anarchie domine dans tous les coins, l'incapacité est maitresse. Le seul qui souffre et agonise en silence est le citoyen. Ce dernier doit consentir et accepter son sort. NADJIB Redouane écrit à ce sujet : « *Et l'administration, figée dans une lourdeur bureaucratique incommensurable, lui ôte toute espoir de retrouver sa juste place dans son pays. Tout le monde est paralysé dans le mutisme et l'indifférence, entravant le droit du revenant à la mémoire* ». <sup>22</sup>

Las de fatigue, de lassitude et de désespoir, le revenant décide de quitter la mairie et vivre ainsi, dans une totale illégalité (officiellement, il est inexistant), car il n'arrive pas à avoir

---

<sup>19</sup> *ibid.*, p.81.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.166.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.64.

<sup>22</sup> NAJIB, Redouane , op.cit., p.176

une identité, récupérer son identité et rectifier le document qui atteste sa mort. Il a enfin compris que cette administration ne lui servira à rien, elle ne va pas l'aider dans sa peine et faire le travail qu'elle est supposée faire. Cette dernière le connaît bien et, elle est au courant de son appartenance au village. Elle est même au courant qu'il était avec les combattants dans le maquis. Mais le maire se préoccupe de son poste que de faire son travail, il a peur qu'il soit remplacé par un autre qui appartient à une famille qui est une rivale de la sienne. Ne sachant vers qui se tourner, notre protagoniste se trouve interpellé par les agents de la police de la ville à cause de « *vagabondage et défaut de papier* ». Avant c'était les forces coloniales qui interpellent les colonisés et les maltraitent, maintenant, des années après la colonisation, c'est les agents de l'ordre qui interpellent le citoyen, lui font subir des interrogatoires. Même les anciens, ceux qui ont pris les armes ne sont pas épargnés.

## **2-Une dénégation opposée par les agents de l'ordre**

La police interpelle toutes les personnes dépourvues de papiers d'identité, elle leur fait subir un interrogatoire afin d'essayer de savoir qui elles sont et ce, en leur posant un ensemble de questions. C'est le cas du narrateur qui s'est trouvé dans un centre de police, car il errait avant le lever du soleil sans aucun papier qui prouve son appartenance au pays.

Dans le commissariat où il était retenu, on n'arrête pas de lui demander des informations concernant son cas, le commissaire le harcèle de questions : « *qui es-tu bonhomme ? Est tu vraiment affligé de cette candeur, de cette naïveté incroyable ? Ou est ce de la comédie ? D'où viens-tu ? Qui t'a envoyé ici ? Réveiller les fantômes ? Exhumer les souvenirs d'une période que tous veulent oublier ?* »<sup>23</sup>.

La police se méfie de toute personne dépourvue de papier qui prouve son identité. Comme c'est le cas que nous constatons avec l'interpellation de notre narrateur. Les agents de l'ordre refusent de le croire, ils trouvent que son histoire n'est pas crédible et authentique. Le commissaire ne veut plus avoir une telle affaire entre les mains et lui ordonne de quitter le village, l'expulser est la meilleure chose à faire d'après ces agents de l'ordre. Lui-même découvre que son séjour dans cette ville ne sera qu'un problème. A ce sujet NADJIB

---

<sup>23</sup> MIMOUNI. Rachid, *le Fleuve détourné*, op.cit., p.79.

Redouane, une autre fois dit : «L'homme-sans-nom s'aperçoit qu'il n'a plus sa place dans ce pays et que sa présence devient gênante »<sup>24</sup>.

On pourrait facilement le prendre pour quelqu'un de suspect et l'accuser d'être un traître, un espion ou un agent au service d'un pays étranger, un pays ennemi. Un agent des services secrets qui veut infiltrer le pays et se renseigner. Car à cette époque-là, l'époque où l'histoire se passe, il y avait le conflit israélo-arabe, la guerre des 6 jours en 1967 et la guerre 1973 (à laquelle l'Algérie a participé) qui s'étaient terminées avec deux grosses défaites des Arabes et deux victoires pour l'Etat hébreu. Si le narrateur était accusé d'une telle inculpation, il aurait été emprisonné ou tué.

Comme dans la mairie, le bureau de police du village n'accepte pas de l'aider à trouver son nom et reconquérir son identité. Les autorités s'inquiètent de la tranquillité du milieu et rien d'autre. Ils se sentent dépassés par le cas qui s'est présenté chez eux. La décision du commissaire qui a refusé de l'aider (n'arrivait pas car il ne savait pas quoi faire) semble venir de très haut dans la hiérarchie. Il a reçu des instructions lui interdisant de garder le malheureux dans son commissariat et faire en sorte de se débarrasser de lui immédiatement :

« Au tressaillement du visage du commissaire, je sus que son interlocuteur lui parlait de moi. En reposant le combiné, l'homme s'abîma dans une nouvelle réflexion [...] je vais te laisser partir. Mais tu dois rapidement disparaître à tout jamais de la région. Si un de mes policiers te trouve à trainer dans les rues, ton compte est bon ».<sup>25</sup>

Ce reniement des officiels à l'égard du citoyen ne peut être qu'une promotion d'un ensemble de fléaux et une suite de problèmes sans fin qui hanteront à la fois le peuple, l'administration et le pays.

C'est le cas du narrateur, désorienté, désillusionné de toutes les espérances qu'il portait dans son cœur, décide cette fois-ci d'aller voir un de ses oncles « *Si Mokhtar* », pour voir s'il pourrait faire quelque chose pour trouver son conjoint et son descendant.

Celui qu'on lui a conseillé de voir et d'en solliciter l'aide, est un personnage, aux yeux des gens et des paysans, un pieux attaché aux croyances musulmanes, issue d'une famille noble, un vrai « *hadj* »<sup>26</sup>, généreux et qui nourrit les pauvres : « *que Dieu bénisse EL HADJ MOKHTAR.[...] c'est un homme bon et généreux[...]* c'est un serviteur de Dieu »<sup>27</sup>. Mais, « Si

<sup>24</sup> NADJIB, Redouane, *op.cit.* p. 171.

<sup>25</sup> MIMOUNI, Rachid, *le Fleuve détourné, op.cit.*, p.80.

<sup>26</sup> Personne ayant fait son devoir de pèlerinage, visiter la Mecque.

<sup>27</sup> MIMOUNI, Rachid, *le Fleuve détourné, op.cit.*, p 86.

Mokhtar » est, en réalité, un vrai bandit, un homme sans scrupules. Tous ses biens sont des biens mal acquis. Sa fortune est bâtie suite à un immense trafic de bétail, de vol et d'homicides : *« j'aperçus l'éclaire d'un coup de fusil qui fut suivi d'un grand cri de douleur. Une mitrailleuse par trois rafales successives. [...] nous nous mimas à gesticuler pour faire avancer le troupeau »*<sup>28</sup>.

Comme nous l'avons déjà souligné, la naïveté du narrateur, mais surtout de l'incompétence et l'indifférence de l'administration font de lui, cette fois-ci, un bandit sans qu'il le sache, un berger travaillant pour le compte de son oncle pour une période courte. Ce dernier, un corrompu, réussit à corrompre toutes les forces de l'ordre qui se trouvent dans les alentours, ceci est pour bien mener son commerce et ses affaires.

Le narrateur, après avoir découvert le vrai visage de son oncle et la réalité du commerce qu'il développe et qui n'hésite pas à ôter des vies humaines pour accroître sa fortune et ses bénéfices, décide de tout laisser derrière lui et partir loin à la recherche de son fils et son épouse. À partir de ce moment, il est décidé de laisser tous ses problèmes d'identité, qu'il soit considéré mort ou vivant lui importait peu. Il est désormais au courant que sa situation ne va pas changer avec une telle administration. Il a assez perdu de temps en essayant de leur faire croire qu'il est bel et bien vivant, quoiqu'il se tienne devant eux et sous leurs yeux.

Il accepte son sort, d'un homme officiellement mort, il n'avait pas d'autre choix que de continuer à se considérer comme un martyr, qui a fini de vivre. A partir de ce moment, son état civil n'a pas d'importance, son appartenance à une famille, à la tribu a cessé d'exister, vu que nul ne lui accorde son attention, son amitié, son respect et son amour. Tout ce qui a eu de ses proches, depuis sa naissance, son mariage jusqu'au moment présent est : le mépris, l'indifférence, l'insouciance et le renoncement. Ces qualités que ses semblables lui témoignaient depuis des années, les trouve aussi chez les personnels besognant dans les bureaux étatiques. Ceux-ci profitent de la naïveté des gens pour les manipuler et les laisser se débattre avec leurs ennuis. L'inquiétude, la lassitude et le désespoir trouvent refuge dans son cœur et son âme, lui qui ne juge personne, ne déteste personne et ne fait de mal à personne.

A la suite de tout cela, il se trouve dans une prison avec des codétenus (dans l'autre récit). Il est toujours non reconnu pas les services d'état civil. Condamné à être castré, lui ainsi que ses amis, prisonniers, et avec qui il partage l'espace.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.97.

Considérés comme étant « subversifs », le narrateur et ses codétenus se trouvent dans une prison. Ils ont été pris pour des agitateurs, une menace vivante pour le pouvoir mis en place.

Ici MIMOUNI, avec cet enfermement, fait référence à beaucoup de maquisards emprisonnés au lendemain de l'Indépendance (suite à la crise de l'été de 1962) et durant les années 1970, par ceux qui n'ont pas fait la guerre, appelé l'armée des frontières.

A titre d'exemple, nous pouvons citer pour illustrer l'incarcération d'anciens symboles de la révolution algérienne tels : « *Ait Ahmed* » en 1964, « *Mohammed BOUDIAF* » en 1963, « *Ferhat ABBAS* » même année, emprisonnement et exécution du colonel « *Tahar CHABANI* » 1964 ...etc.

Toutes ces détentions sont dues à l'opposition que les anciens chefs des wilayas historiques : 2,3 et 4. Ces chefs sont allés même à prendre les armes contre le régime, à l'exemple de la crise de Kabylie 1963. Ce régime est accusé, non seulement d'être illégal : « *comment ne pas s'interroger sur les sources de la légitimité du pouvoir ?* »<sup>29</sup>. Mais aussi d'avoir détourné et confisqué l'Indépendance et instaurer un système dictatorial, autoritaire et totalitaire. Un pouvoir qui, avec une grande puissance militaire (si nous comparons leur nombre et leur matériel à celui de leur ennemi, puisé par la guerre contre la France), nous allons voir une immense différence qui sépare les deux armées, celle qui se trouve dans le pays et celle qui vient des frontières), s'empare de la capitale et du pouvoir. Ce dernier se proclame comme étant le seul pouvoir légitime dans le pays, il n'hésite pas à écraser, tuer, déporter et exiler n'importe qui se dressant contre lui.

Les personnages cités en haut, ont essayé de combattre ce régime politique et libérer une nouvelle fois le pays des griffes des « *hyènes* », mais ils n'ont rien pu faire car ils étaient trop affaiblis par la guerre de 1954-1962. La majeure partie de leur force militaire est perdue durant la guerre. Ils se sont même fait emprisonnés et assassinés soit en Algérie ou à l'étranger : « *Krim Belkacem* » en Allemagne et « *Khider* » en Espagne.

« Naïfs, nous étions tous. Nous sommes descendus de nos montagnes la tête emplie de rêves... Nous rêvions d'inscrire la liberté dans tous les actes, la démocratie dans tous les cœurs, la justice et la fraternité entre tous les hommes... Mais tandis que le peuple en liesse fêtait ses retrouvailles avec la liberté, d'autres hommes, tapis dans l'ombre, tiraient des plans sur l'avenir... Et un beau matin nous sommes réveillés avec un gout d'amertume dans la bouche... Le désastre accompli... certains compagnons

---

<sup>29</sup>*Ibid.*, p 166.

ont tenté de reformer nos rangs dispersés. [...] il n'y avait plus de compagnons, ils s'étaient laissé avoir comme des débutants ».<sup>30</sup>

A la suite de ces événements, la révolution est officiellement confisquée, l'indépendance est détournée, le peuple se trouve toujours dans la misère qui l'a toujours accueillie. Les rêves s'évaporent, le dégoût et la lassitude possèdent le citoyen. C'est le tableau de cette société que MIMOUNI nous expose depuis 1962.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p 196.

**Deuxième partie : la**  
**confiscation de la révolution**

1830, le 14 juin, c'est la date où les forces armées françaises débarquèrent en Algérie, à Sidi-Ferruch. Le pays à cette époque était sous autorité turque (ottomane).

Les futurs colons subirent de nombreuses attaques de la part des autochtones et mènent plusieurs batailles dès leur arrivée sur le sol algérien. Le régent turc, pour sauver sa vie et ses richesses, s'embarque vers l'Italie, après avoir signé l'acte de reddition, et laisse le pays entre les mains des Français le 5 juillet 1830, la date où l'Algérie devient officiellement sous autorité française avant de devenir en 1848 (avec la deuxième république) un territoire français.

Les indigènes n'ont jamais cessé de défier les colons et essayer de les chasser de leur sol. Les attaques qu'ils menaient n'étaient pas très efficaces, car leur ennemi était bien armé, organisé et doté de moyens militaires efficaces par rapport à l'Algérien.

Les autochtones, à cette époque-là, n'étaient pas vraiment unis, chacun menait ses offensives dans sa région sans se soucier des autres, nous avons comme exemple : *l'Emir Abdel Kader et Cheikh Bouamama* à l'ouest algérien, *Chérif Boubaghla, Lalla Fatma Nsoumer, Cheikh El Mokrani, Cheikh El Haddad* en Kabylie.

Ce n'est que vers les années 1950, que les Algériens arrivent à s'unir contre leur ennemi commun, la France coloniale. A la suite des évènements de mai 1945, et le massacre de plusieurs milliers d'indigènes dans les régions : *Kherrata, Sétif et Guelma*, par les forces armées françaises, qu'ils décident de s'organiser et de se soulever. En 1947, ils créent l'organisation spéciale « *os* ». Cette dernière, dévoilée, fut démantelée et détruite en 1950.

Quatre ans après, le 1 novembre 1954, le groupe des neuf historiques décide de mener des attaques simultanées contre les différents postes militaires de l'occupant. C'est la déclaration officielle d'une guerre appelée : « guerre de libération nationale ». Celle-ci a duré sept ans. Elle a engendré plus d'un million de morts (d'après la version officielle du pays, mais le chiffre réel reste incertain), sans compter d'autres pertes telles : les terres agricoles brûlées, les maladies, famine, troubles psychologiques engendrés par les tortures...etc.

Après sept ans de résistance, le colon se trouve obligé de quitter le pays en 1962, après 132 ans d'occupation. Cette fois-ci, le pays tombe entre les mains d'une caste assoiffée de pouvoir, elle laisse le pays dans toutes les formes de malheurs qui puissent être. L'Indépendance est acquise, mais le peuple ne trouve toujours pas la paix à laquelle il a tant donné. « *Depuis le 5 juillet 1962, l'Algérie est indépendante. Mais aucune loi n'est intervenue pour protéger le*

*citoyen contre les abus du pouvoir ».*<sup>1</sup>

Dans *Le fleuve détourné*, Mimouni nous fait une vraie représentation d'une révolution confisquée et les conséquences qu'elle a pu produire sur le peuple.

---

<sup>1</sup> Ferhat ABBAS, *l'Indépendance confisquée 1962-1978*, édition Flammarion, paris, 1984, p.09.

## Chapitre I : les retombées de la confiscation de la révolution : l'espace social

Dans ce chapitre, nous allons voir et parler de la vie en Algérie après son indépendance, c'est-à-dire à partir de 1962. Un pays où le pouvoir avait été pris de force par un groupe, qui avait instauré la dictature. Le pays agonisait, le désespoir gagnait le peuple, les épidémies tuaient, la pauvreté régnait, l'analphabétisme frappait, la liberté écrasée, le paysan oisif. Comme le disait Georges ORWEL : « *tout se perdait dans le brouillard. Le passé était raturé, la rature oubliée et le mensonge devenait réalité* »<sup>2</sup>. Ceci était l'image d'une Algérie post indépendante.

Le socialisme, courant politique adopté par l'Etat, était supposé apporter et établir une certaine égalité et liberté, ne reste de lui que le nom. Ce système est bénéfique au pouvoir plus qu'il l'est au citoyen.

Le titre que porte notre corpus d'étude est allégorique, figuré. L'Indépendance est assimilée à un fleuve, sa confiscation est assimilée au détournement de celui-ci.

Comme un fleuve, avec son eau, donne la vie à tout ce qu'il y a, la vie ne peut exister sans eau. C'est elle qui permet à la nature d'exister, elle arrose les terres, abreuve et nourrit animal et humain. L'Indépendance est le fruit d'une révolution. Celle-ci, pareille au fleuve, est faite pour apporter à l'homme tout ce qu'il y a de bien, la liberté, l'égalité, la justice et la paix. Avec le détournement d'un fleuve, le priver de son eau, tout ce qui se trouve à ses alentours et son bord cesse d'exister. La révolution, quand elle est, à son tour confisquée, et ses fruits ne murissent pas, le peuple qui l'a faite ne peut vivre, c'est le prolongement de la survie. Le détournement ne peut être qu'une mort lente pour le peuple. Ce dernier est toujours dans le mal et le malaise.

---

<sup>2</sup> ORWEL.G, 1984, Édition odyssee, p.91

## L'espace social après l'Indépendance : « Les difficultés socioéconomiques »

Après l'Indépendance du pays, en 1962, la majeure partie du peuple algérien était analphabète, illettrée, elle ne sait ni écrire ni lire, ni en langue française ni en langue arabe. Le taux de l'analphabétisme était estimé à 90%. Le taux de chômage était estimé à 70% de l'ensemble de la population<sup>3</sup>. La vie dans laquelle l'algérien se trouve n'est pas très différente de celle d'avant, celle de l'époque coloniale. Cette population est quotidiennement attendue par les mêmes misères et les mêmes souffrances qu'avant.

La démocratie, pour laquelle tant de vies étaient sacrifiées, a laissé place à la dictature, la paix tant espérée a été remplacée par l'inquiétude. Le chômage ne cesse d'augmenter.

### 1-Situation économiques

Durant les années soixante et soixante-dix, l'économie algérienne se trouvait dans une situation pitoyable. Le pays n'arrive pas à subvenir aux besoins de son citoyen.

Comme nous le présente MIMOUNI dans notre corpus d'étude, il y a une pénurie de produits alimentaires qui constituent la base de l'alimentation du peuple : « *il y a grande effervescence, ce matin. Rassemblés dans la cour, les gens parlent de grève et de manifestation. Cela a pour origine une pénurie de pomme de terre* »<sup>4</sup>. Cette pénurie est due à la politique de nationalisation des terres agricoles en 1971. Cette loi oblige tous les agriculteurs à entrer dans ce qu'on appelle « *la coopérative* ». Cette dernière, consiste à accepter le projet de l'état « *la révolution agraire* », mettre leurs terres au service du gouvernement et vendre leurs produits à des prix qui ne permettaient même pas de couvrir leurs pertes :

« A quelque temps de là, je rencontrais un paysan assis au bord d'un grand champ de pastèque et qui pleurait. Il m'a expliqué que les gendarmes étaient venus lui dire de vendre son produit à la coopérative. Au tiers du prix du marché libre, a-t-il précisé, pas même de quoi couvrir les frais. Il parlait d'aller louer un tracteur et de labourer tout le champ »<sup>5</sup>.

Plusieurs agriculteurs, comme il nous est donné de voir, préfèrent de détruire leurs produits que de les vendre contre des sommes maigres. Ce type de politique, qui pousse à la

---

<sup>3</sup> ABACI, M'Hamed, *L'Algérie des années 1960-1970*, El Watan, le 16/02/2014 à 10h00, consulté le 19/09/2020 à 12h12.

<sup>4</sup>MIMOUNI, R, *le Fleuve détourné*, op.cit, p.14.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.157.

destruction et au gaspillage, engendre les manques de produits alimentaires (fruits ou légumes) et les crises alimentaires.

Les agriculteurs qui refusent le projet de l'Etat (la coopérative), sont réduits au chômage et à l'inactivité. Ils se trouvent démunis de produits nécessaires pour cultiver leurs champs (grains, engrais, insecticides...etc.) et voir leurs semences germer : « le petit fellah réduit au chômage, manque de matériel, manque de semences, manque d'engrais, tout ça parce qu'on a refusé d'entrer dans la coopérative »<sup>6</sup>. Les terrains abandonnés, beaucoup de ces paysans changent d'activité, la « ville » est devenue la destination de ces paysans.

1971, est aussi la date de la nationalisation des hydrocarbures en Algérie : « *le véritable tournant de la politique économique algérienne se situe en 1971. Cette année-là, Boumediene nationalise les richesses naturelles, en particulier les hydrocarbures* »<sup>7</sup>. L'Algérie, à partir de cette époque-là, devient un pays important, exportateur de pétrole et de gaz naturel dans le monde. Celui-là est la principale source de revenu dans le pays, le seul appui avec le taux 98% du total des exportations.

Le commerce de cette matière a causé, durant les années 1970 (même aujourd'hui), un pays dépourvu de création et d'innovation, un pays qui laisse plusieurs autres domaines inexploités, ce qui fait que le chômage et les problèmes sociaux augmentent et déchireront la nation : « *Grace au pétrole, qui vous a permis d'ignorer la vertu de l'effort* »<sup>8</sup>. L'exploitation abusive de cette richesse naturelle est, certes très lucratif pour le pays et ses dirigeants, mais reste un grand obstacle pour le pays, car elle n'est pas une source de gain qui dure pour l'éternité. Une fois les sources d'hydrocarbures tarées, une crise économique ruinera le pays. C'est pour cela qu'il ne faut pas se reposer uniquement sur le commerce de ces ressources naturelles.

## **2-situation sociale**

### **2.1- La santé dans le pays**

La santé est un des plusieurs problèmes contre lesquels l'Algérie indépendante se débattait. Le secteur sanitaire n'était pas en mesure d'offrir une protection et des soins fiables ;

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.197.

<sup>7</sup> STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie depuis l'Indépendance*, 1994, Edition Hibre, Alger, 2012, p. 43.

<sup>8</sup> *Ibid.*,p.17.

les soins sont, certes, gratuits, avec le système socialiste, mais ils n'étaient pas efficaces. Le choléra, la grippe, la syphilis...etc.

Le choléra, une maladie qui est apparue au XIX<sup>ème</sup> siècle en Europe, continue de faire des carnages dans les villages algériens. Elle a tué un nombre considérable de ses individus. Le seul qui fait face à cette épidémie mortelle n'est personne d'autres que le peuple. Cette maladie est la conséquence de la saleté. La consommation des aliments contaminés par la bactérie qui en est la cause : « *régulièrement, d'étranges maladies viennent éclaircir nos rangs déjà clairsemes* »<sup>9</sup>. Ces maladies, que le peuple avait subies, avait fait beaucoup de morts. Les seuls qui avaient fait face à cette « malédiction » sont les hommes, les villageois. C'étaient eux qui enterraient les victimes et surveillaient l'entrée des zones contaminées : « *ils me répétèrent que je ne pouvais pas aller plus avant [...] en dépit de son geste menaçant, je ne lus aucune hostilité dans son regard, mais une immense lassitude* »<sup>10</sup>.

La lassitude était un sentiment familier pour l'algérien. Il n'a jamais cessé d'exister, depuis l'époque où il était sous autorité française (voir même turc).

À la suite du « *choléra* », nous avons « *la syphilis* » : une maladie qui se transmet par les rapports sexuels. Cette maladie est dangereuse, si elle n'est pas soignée.

Le gouvernement du pays ne disposait pas de moyens thérapeutiques pour éradiquer ces « *fléaux* ». Il laisse les malades à leur sort.

Dans *le fleuve détourne*, nous pouvons voir que le commerce international est considéré comme une source du mal, une activité à l'origine de maladies qui frappent le pays : « *les maladies qui sévissent actuellement dans ce pays ont été importés de l'étranger* »<sup>11</sup>.

L'ouverture sur le monde est perçue comme une vraie menace, de la part des officiels, pour le peuple. Ce dernier doit renoncer à tout ce qui est nécessaire pour se maintenir sain et rester en vie. Or, pour réaliser ceci (santé et vie), il lui faut nécessairement recourir au commerce avec les étrangers afin de subvenir à ses besoins, qu'il n'arrive pas à trouver dans son pays.

## **2.2- Le problème du logement (les ghettos)**

Le logement est un des problèmes majeurs de l'Algérie, depuis l'Indépendance à nos jours. Les villes deviennent peuplées après la guerre de libération nationale, les paysans

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.46.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.44.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p.49.

abandonnent leurs terres pour aller dans les villes dans l'espoir de trouver une vie meilleure. Mais, cet exode a pu créer une autre peine pour le citoyen. Celui-ci est dépourvu d'une habitation qui lui permettra de se reposer et d'y vivre dignement.

Les sans-abris ne trouvent pas d'endroits où passer leurs nuits : « *Nos dirigeants ambitieux qui rêvent d'un grand pays laissent proliférer le peuple mais oublient de lui construire des habitations* »<sup>12</sup>.

Quoique les hôtels existent, mais les prix restent un obstacle pour un chômeur ou celui qui travaille pour un salaire misérable.

Les hammams<sup>13</sup>, dont les prix sont en mesure d'être payés (généralement des endroits dont le prix est à la portée des masses) par les hôtes, sont des lieux dangereux et hostiles. Ils abritent tout type de bandits et criminels, c'est la cause qui éloigne beaucoup de personnes de ces maisons. Le seul lieu qui puisse être paisible, sûr et gratuit est la mosquée. Avec son aspect religieux, même les bandits ne se permettent pas d'y aller profaner la sacralité des lieux en exerçant leurs brutalités contre les hôtes ou les fidèles : « *la sainteté du lieu intimide les coquins* ». <sup>14</sup>

Dans cette société, pauvre, naïve et opprimée, les bidonvilles ne cessent de prendre de l'ampleur. Les gens squattent des lieux, des mosquées (quoique pour une petite période), des propriétés privées pour en faire leur lieu de résidence. Certains construisent des baraques pour s'y abriter. À ce sujet, MIMOUNI nous expose, dans le roman, l'image des bus transformés en maisons. Les habitants, comme nous l'avons déjà dit, sont démunis de logement, et ils ont trouvé ces carcasses de bus en panne pour les transformer en un ensemble d'habitations.

« « La ville nouvelle » se trouvait au nord de la vraie ville, implantée sur un vaste marécage régulièrement inondé [...] c'était un ancien parc d'une société de transport de voyageurs qui avait l'habitude d'y entreposer ses véhicules reformés [...] ils furent graduellement investis par les sans-logis arrivés de la ville, les vagabonds, les paysans en rupture de ban, les miséreux et les orphelins à la recherche d'un abri pour se protéger des bises de l'hiver ». <sup>15</sup>

Les habitants de ces endroits-là sont souvent confrontés aux ennuis avec les autorités et les maîtres des lieux, ils sont parfois chassés par les agents de l'ordre : « *La société de transport*

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p.70.

<sup>13</sup> Ne pas confondre avec « hammam » où on prend des bains. Le hammam cité dans notre livre fait référence à une sorte de dortoir, un lieu, souvent misérable, où les séjournent les sans-abris, les pauvres...etc.

<sup>14</sup> MIMOUNI, R, *le Fleuve détourné*, op.cit, p.70.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.115.

*a déposé une plainte un jour, et les policiers, à l'aube, ont investi les lieux. Ils comptaient sur l'effet de surprise, comme une véritable opération militaire »<sup>16</sup>.*

En vérité, c'est dans ces lieux, dans ces bidonvilles, que nous assistons à la naissance de toutes formes de maux. Les agressions, les meurtres, la drogue et les maladies se concentrent dans de tels endroits. Tout ce qui nuit à la société, à la santé et la sécurité, personnelle ou publique, s'y trouve là : *« ils se contentent de nous accuser de tous les maux de la ville. Ils disent que tous les méfaits commis dans la ville sont le fait coquin de chez nous. Affirment que c'est nous qui propageons la fièvre typhoïde dans la région »<sup>17</sup>.*

L'Etat, avec son obstination de ne pas construire des habitations pour les occupants et gens qui en ont besoins, encourage l'expansion du crime, de la misère et de l'ensemble des fléaux qui frappent le pays et son peuple. Il ne donne pas une réelle importance à ce problème, à cette bombe à retardement, qui ne cesse de s'accroître et prendre de l'ampleur.

### **2.3- Un peuple opprimé et réduit au silence**

Durant la période post-indépendante, principalement vers la fin des années 1960 et durant les années 1970, le citoyen est réduit à un silence mortel vis-à-vis de la réalité sociale. Il ne peut en aucun cas exprimer son mécontentement, il lui est strictement interdit de contester le pouvoir et de dénoncer le mal qui le ronge : *« tous les opposants seront impitoyablement éliminés »<sup>18</sup>.* Tout ce que l'individu peut faire, est de se contenter, accepter son sort et supporter, autrement, il sera durement châtié, incarcéré, torturé ou tué.

Toute personne qui se dresse contre le pouvoir et son idéologie est étouffée. Plusieurs personnes, opposantes, ont connu le sort de la mort : *« plusieurs slogans sont apparus sur les murs des baraques. Mais leurs auteurs ont été immédiatement fusillés »<sup>19</sup>.* À l'intérieur du pays ou ailleurs, ces hommes, qui espéraient changer le pays, ont été liquidés, assassinés ou emprisonnés, ils seront traités de : traîtres aux services des pays étrangers, pays ennemis : *« On ne manquera pas de nous taxer d'agents de l'Etranger. Et nous serons passibles de pire condamnation »<sup>20</sup>.*

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.116.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p.116.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.17

<sup>19</sup> *ibid.*, p.106.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.27.

Qu'ils soient des hommes politiques, militaires ou intellectuels, ceci n'a pas d'importance, tout ce qui est important, est la présence de la caste bourgeoise privilégiée qui détient le pouvoir et y demeure.

Pour les gens qui exercent de différents métiers (commerçants, cordonniers...), et qui ne possèdent pas de magasins et boutiques sont sévèrement traqués par les agents de l'ordre. Ces hommes qui cherchent à gagner honnêtement leur vie, même si ils ne gagnent pas suffisamment pour mener une vie tranquille et rester à l'abri du besoin, subissent différentes violences : saisis de leurs produits et marchandises, insultes, coups de bâtons, destruction de leurs tables...etc. : « *ce fut alors que, précédé d'un mouvement de foule affolée, débouchèrent du coin de la rue deux policiers. L'établi du cordonnier fut renversé d'un coup de pied rageur* »<sup>21</sup>. Les forces de l'ordre, au service des dirigeants, font subir à ces simples gens des traitements inhumains.

La loi condamne ce genre de commerce, le produit est considéré comme étant de qualité mauvaise, de la « *camelote* ». En condamnant leurs commerces, la loi condamne aussi celui qui exerce le métier.

Avec ces traitements et ces images que nous représente *Le fleuve détourné*, nous avons l'impression que R.MIMOUNI, parle toujours de la colonisation. Les anciens subissaient les mêmes traitements de la part des forces coloniales. Le pays dans lequel cet auteur était né et grandi semble être toujours occupé ; d'abord par la France, ensuite par un groupe oligarchique. Une bureaucratie exerçant toute forme d'absurdité sur le citoyen espérant respirer l'air de la liberté et de l'égalité.

La bureaucratie est sévèrement critiquée par MIMOUNI dans son roman, qui est notre corpus d'étude, *Le fleuve détourné*.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.111

## Chapitre II : la critique de la bureaucratie

Dans ce chapitre, qui est le dernier de notre travail, et dans lequel nous allons parler de la bureaucratie et les reproches que MIMOUNI porte à son égard, aux personnels occupant les postes de cette administration. Il n'a pas hésité à dénoncer et condamner les activités illégales auxquelles les bureaux officiels se consacraient, il les dénonce ouvertement et directement, sans détournements. Ces responsables, d'après lui, dans *Le fleuve détourné*, ne font jamais leur travail. Comme nous l'avons déjà vu avec le « narrateur », qui n'a pas pu régulariser sa situation à cause de l'incompétence, l'insouciance, l'inconscience et les intérêts personnels auxquels l'administration se consacre.

Cette anarchie dans les administrations en Algérie, libre et indépendante, est l'un des fruits de la confiscation de la révolution et de l'Indépendance.

### 1- une administration insouciante et incompétente

Pendant et après la guerre en Algérie, et comme nous l'avons déjà souligné, a part quelques-uns, ceux qui avaient eu accès à l'école française, 90% de la population ne savait ni lire ni écrire, elle était analphabète. Certains de ces gens, ces illettrés, se trouvent à la tête de certaines institutions et certains organes publics.

Ces responsables ne sont pas en mesure d'occuper les postes qu'on leur a désignés, ils n'ont pas le niveau intellectuel pour diriger : « *je n'ai jamais cru que ce vaut rien d'Ahmed put un jour devenir maire du village* »<sup>22</sup>. Ils manipulent le citoyen, ils profitent de la naïveté et l'impuissance de la masse populaire pour la laisser toujours dans de situations embarrassantes, à titre d'exemple, nous avons le « narrateur » et le personnage « Saïd », le premier, après avoir eu affaire à l'administration dans le but de rectifier son état civil, il espère s'entretenir avec l'administrateur en chef de la prison dans laquelle il est incarcéré, mais ses lettres ne sont jamais arrivés à son destinataire : « *je n'attends plus la réponse de l'administrateur[...] que mes lettres*

---

<sup>22</sup> MIMOUNI, R, *op.cit*, p.81.

*n'ont jamais été transmises à l'administrateur en chef, qu'elles ont dû finir dans la poubelle du bureau de la secrétaire ».*<sup>23</sup>

Le second, Saïd, lui, un ancien maquisard, devenu invalide à cause d'une blessure reçue au maquis. Il a perdu une partie de sa main à cause de l'explosion d'une bombe. Comme ce personnage, on a conseillé à la femme du narrateur, pour avoir une pension de veuve, d'aller voir une administration « compétente », ceci dénote l'existence et la présence des administrations incompétentes. Or, toutes les administrations sont censées être capable et en mesure de fournir au peuple les services dont il en a besoin. Le personnage Saïd, après avoir fourni tous les documents nécessaires, il attend depuis plusieurs années sa pension, il n'a jamais cessé d'aller et voir le bureau qui devrait s'en charger de son cas :

« Cela va faire bientôt dix ans. Régulièrement, chaque mardi matin, jour de réception, je vais m'enquérir de l'avancement de mon dossier. Nous sommes plusieurs dizaines à effectuer ce pèlerinage hebdomadaire. Nous faisons la queue le long d'un couloir interminable. Les employés passent sans nous accorder la moindre attention, tant nous sommes devenus un élément familier du décor ».<sup>24</sup>

Dix ans sont passés sans que, cet autre ancien maquisard, ne touche sa pension, ce qui lui revient de droit. Aucune importance ne lui était accordée, à lui et aux autres qui furent jadis des combattants. Leurs pensions n'étaient pas vraiment importantes aux yeux de cette administration vu qu'elle ne les considère même pas. « *Le colonel de la wilaya lui-même, un héros de la première heure, aujourd'hui au chômage et ses enfants pupille de la nation* »<sup>25</sup>.

Les établissements et entreprises privés ne voulaient pas de lui à cause de son handicap, les bureaux de l'Etat le méprisent et l'ignorent. L'individu est, malgré lui, obligé de mener une vie misérable et pitoyable ; il ne peut rien faire face à ce personnel qui le méprise, l'ignore et se désintéresse complètement de son sort. Il est vu non comme sujet mais plutôt comme objet (objet de décor).

L'incompétence de l'administration vis-à-vis des lamentations de la population est engendrée par la corruption, de l'absence de surveillance des supérieurs, ceux qui ont promis un avenir meilleur. À ce sujet, George ORWEL déclare : « *le parti cherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas* ».<sup>26</sup>

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.214.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.121.

<sup>25</sup> SANSAL, BOUALAM, *l'enfant fou de l'arbre creux*, édition Gallimard, Paris, 2000, p.254.

<sup>26</sup> ORWEL, George, 1984, *op.cit.* p.313.

Tout ce qui est important pour une administration, pour ces hauts responsables, est le maintien et la conservation de leurs postes : « *il a trop peur de perdre son poste, et que le meilleur moyen de le garder est de ne jamais prendre de décision* »<sup>27</sup>. Celui-là possède plus d'importance, aux yeux des administrateurs, que l'homme. Ces postes, pour lesquels font la course, leurs permettent de s'enrichir et vivre dans l'opulence. Ils les utilisent à des fins personnelles et non professionnelles.

La corruption est maîtresse chez la plupart des responsables qui occupent des places importantes dans le pays. Grâce à leurs places et leurs statuts, ils n'hésitent pas à transgresser les lois et faire tout ce qui leur plaît dans le pays où ils se considèrent comme les propriétaires et où cultivent le désordre.

## **2- une bureaucratie corrompue**

En Algérie, les responsables et les hauts dirigeants profitent de leurs statuts et leurs places pour s'enrichir et se faire des fortunes. Avec le système politique socialiste, ils ont su se remplir les poches. Cette doctrine, qui, à la base, avait pour principe d'instaurer la justice, la liberté et l'égalité dans un pays qui a beaucoup perdu. Mais, le pouvoir a modifié ces principes, cette égalité et cette liberté sont remplacées par la misère, l'injustice et l'inégalité. Une caste de bourgeois est née, elle contrôle toutes les richesses du pays, profite de la situation pitoyable du citoyen pour bâtir des fortunes personnelles sans se soucier de la vie de l'Homme.

Dans le pays, il est difficile pour le citoyen de se nourrir et s'approvisionner, des produits de nécessité sont introuvables dans les magasins, mais ils sont vendus dans les marchés noirs à des prix exorbitants :

« Comment leur dire notre difficulté de vivre avec un misérable salaire, quand tout se vend au marché noir, du lait de nourrissons aux cahiers d'écoliers ? Notre désarroi de voir en même temps de colossales fortunes se bâtir à l'ombre des lois socialiste ? »<sup>28</sup>.

C'est les bureaucrates qui refusent et privent le citoyen de ces produits de base afin d'accroître leurs bénéfices et leurs gains. Le citoyen n'a pas d'autre choix que de se tourner vers les marchés noirs pour subvenir à ses besoins et ceux de sa famille. Dans ce type de commerce où les prix sont multipliés, il est impossible pour certains de s'approvisionner, leurs

---

<sup>27</sup> MIMOUNI, R, *le Fleuve détourné*, op.cit, p.84.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.136.

maigres salaires constituent un véritable obstacle. En réalité, les deux sont des obstacles, le salaire et ce trafic que les dirigeants exercent.

MIMOUNI attaque et critique tous les responsables malhonnêtes du pays, par la bouche du personnage « OMAR », un jeune étudiant intelligent et conscient. Il se demande pourquoi la présence d'une grande escorte pour assurer la sécurité de « l'administrateur en chef », un personnage, sans doute, d'une importance majeure. L'ennemi, le colon, est chassé, l'Indépendance acquise et la souveraineté retrouvée.

L'auteur utilise, dans le roman, de « l'ironie » pour parler de ces hommes qui détiennent le pouvoir : « *que craignent-ils donc, ces dirigeants aimés du peuple ?* »<sup>29</sup>. S'ils étaient vraiment des aimés du peuple, ils n'auraient pas à être escortés par un tel nombre de gardes.

La présence de cette « *débauche* » d'agents de sécurité pour protéger les dirigeants est une marque de peur. Ces dirigeants ont une crainte car ils ne sont pas des gens en harmonie avec les gouvernés, ils sont des opportunistes qui ne se soucient que de leur vie à eux, ils se démarquent de tous les maux qui sévissent. Ils ont peur du peuple qu'ils volent et violentent : « *ils ont une peur bleue des ouvriers* »<sup>30</sup>.

Les hauts responsables n'hésitent en aucun cas à faire recours à la violence pour protéger et préserver leurs biens et leurs places. Toute personne se dressant contre le bon déroulement de leurs affaires est méchamment châtiée, même quand le travail est frauduleux. Pour eux ça n'a pas d'importance. Ils sont au service des dominants, ils sont leurs complices dans leurs travaux, ils couvrent leurs crimes et les lois transgressées contre de l'argent, du butin. Pour illustrer : nous avons dans notre corpus le personnage « *Si Mokhtar* », c'est un homme riche et malhonnête, il a fait en sorte que son fils soit élu maire de commune ; il exerce aussi un métier condamné par la loi, « le trafic de bétails ». Cet homme possède, entre ses mains, toutes les forces de l'ordre de la région, ils sont à son service : « *c'est un des principaux chefs de la horde* »<sup>31</sup>. Il a réussi à corrompre les responsables et en faire ses acolytes pour pouvoir être puissant et hors d'atteinte. C'est lui-même qui donne des ordres aux autorités puisque il est connu comme l'un des chefs consacrés.

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.109.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.142.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.84.

Dans l'autre récit, celui qui parle du présent, les prisonniers passent leurs nuits et journées dans des baraques, nul n'a voulu leur construire de dignes habitations. L'administrateur n'est intéressé que par sa villa en voie de construction.

Cette construction destinée à l'administrateur n'est qu'un travail de corruption. Celui-là utilise son statut d'administrateur pour s'enrichir en revendant le ciment au marché noir.

« La construction de la villa est l'occasion d'un gigantesque trafic : une grande partie du ciment qui parvient au chantier repart dans la nuit dans des camions bâchés vers un marché noir florissant ou son prix est quadruplé à moins d'être réservé aux émigrés de retour au pays et qui savent payer en devises »<sup>32</sup>.

Durant les années 1970, il semble qu'il y a aussi une pénurie de produits nécessaires de construction, principalement le ciment, vu qu'il se vend au marché noir. Le gouvernement détient le monopole de cette matière, ainsi que les produits alimentaires comme nous l'avons vu plus haut, et qui n'arrivent pas au citoyen.

Les dirigeants profitent de leurs places et pouvoirs pour avoir ce produit qui leur permet la construction des maisons et des villas. Ils se font parvenir de considérables quantités pour la construction, mais la majeure quantité est revendue au marché noir à des personnes prêtes à dépenser des sommes très importantes. On paie des prix anormaux pour en recevoir ce matériau de base pour toute construction. Les émigrés qui reviennent au pays, après un moment passé à l'étranger où ils habitaient et y travaillaient, sont capables de payer quoique les prix soient élevés : « réservé aux émigrés de retour au pays et qui savent payer en devises »<sup>33</sup>.

Ces gens, les bureaucrates, sont privilégiés dans beaucoup de domaine, mais cela ne les empêchent pas de faire recours aux travaux illicites et déloyaux pour augmenter et accroître leurs richesses et leurs bonheurs. Ils prétendent être de fidèles musulmans, bien que leurs œuvres soient illicites : « *l'administrateur a égorgé dix-neuf moutons, afin, selon la sainte tradition, d'arroser de sang les fondations de sa nouvelle résidence* »<sup>34</sup>.

Les moutons égorgés et le couscous préparé, servis pour les ouvriers et les pauvres a pour but de conjurer le mauvais sort qui risque de frapper les nouvelles fondations et constructions. Ce type de tradition est fortement présent chez les musulmans.

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.78

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.76.

### 3- la ruse, le mensonge et l'hypocrisie des dirigeants

Pour assurer leur contrôle sur les masses populaires, les dirigeants du pays font souvent un retour à la guerre de libération nationale et à la religion. La majorité écrasante du peuple est musulmane. Ces derniers sont pour la plupart des paysans illettrés, l'état utilise fréquemment la religion pour les maintenir dans le bas. L'Islam, religion officielle du pays, est une religion que tout le monde doit épouser, personne n'a le droit de la critiquer ou de la piétiner. C'est l'un des tabous dont il ne faut jamais dire du mal.

Ils prétendent être de pieux et fidèles musulmans, mais leurs actions et leurs agissements prouvent le contraire. Dans la religion mahométane, il est fortement interdit de voler, de tuer, de torturer, violenter... etc. tandis qu'eux, les tortionnaires du peuple, ils ne cessent pas de voler, de tuer, de torturer et de détruire la société en la laissant dans l'oubli, dans une crise économique et sociale. Ils promettent au peuple le paradis en lui faisant vivre l'enfer dans le monde : « *Mais comme je sais que vous êtes de bons musulmans, vous trouverez au paradis les récompenses des peines endurées ici-bas* »<sup>35</sup>.

C'est une fois mort que le citoyen puisse enfin trouver la paix, la liberté, l'égalité et la justice auxquelles il est tant attaché, lui qui a survécu à un cauchemar (la colonisation), pour enfin vivre et profiter de la vie, mais il fait face à un monde « *absurde* » où tout agonise en silence. On lui a promis la meilleure des récompenses pour un musulman, « *le Paradis* ». Mais le paradis dont il a besoin, d'abord, est celui de la vie.

Un autre argument utilisé par les bureaucrates pour dominer est : la guerre contre la France.

Cette guerre, qui a pris tant de vies au peuple algérien, constitue un véritable traumatisme pour ceux qui l'ont vécu, et durant laquelle on leur a fait subir toute forme de violence, de brutalité et d'inhumanité. Ils disent que c'est eux qui ont délivré le pays des griffes du colonisateur, que tout le mérite leur revient : « *vous devez avoir une confiance aveugle en vous dirigeants. Hier c'est nous qui vous avons sortis de la merde, ne l'oubliez pas* »<sup>36</sup>. Ils invitent le peuple à placer toute sa confiance en eux pour un avenir meilleur, lui qui souffre le martyr dans son présent.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.14.

R.MIMOUNI a bien souligné que ces responsables ne sont ni de bons musulmans, ni d'anciens combattants. D'après la femme du narrateur, ces soi-disant libérateurs n'ont jamais pris les armes contre le colon :

« Des bureaucrates arrogants qui, pendant la guerre et le feu, se terraient au fond de leurs maisons aux portes closes et qui, la paix revenue, s'empressent de réapparaître, par milliers, comme les cancrelats sortent des bouches des égouts avec la nuit tombante, qui se bousculent pour occuper les meilleurs postes, prononcer les discours les plus pathétique sur les héros disparus »<sup>37</sup>.

Le mensonge est aussi, comme la religion, une arme entre leurs mains, ils ont modifié la réalité et falsifié l'Histoire, à ce sujet George ORWEL déclare : « *pour diriger et continuer à diriger, il faut être capable de modifier le sens de la réalité* »<sup>38</sup>.

Dans le pays post indépendant, les réalités sont changées, la justice cède à l'injustice, l'égalité à l'inégalité, la paix remplacée par le désespoir, l'Histoire censurée, elle fait l'éloge de la bourgeoisie qui détient le pouvoir.

Dans *Le fleuve détourné*, le mensonge des administrations est présent, il se manifeste dans les deux récits.

Dans le premier récit, l'administration pénitentiaire ne cesse de promettre aux prisonniers de belles choses, mais au final rien n'est fait. Comme c'est le cas de notre personnage principal, qui, a envoyé une lettre à l'administrateur en chef pour lui faire part de sa situation et du malentendu qui le retient prisonnier. Il est informé que sa lettre est transmise à la personne qu'il souhaite : « *l'Administrateur est un homme prudent. Il vient de m'informer qu'il a transmis ma lettre à l'Administrateur en chef* »<sup>39</sup>.

Après quelques temps, vers la fin du roman, le narrateur se rend compte que sa lettre n'a jamais été transmise à la personne souhaitée : « *Je n'attends plus la réponse de l'administrateur. Je sais désormais qu'elle ne viendra jamais [...] que mes lettres n'ont jamais été transmises à l'administrateur en chef* »<sup>40</sup>.il a perdu tout espoir de recevoir une réponse, l'administration lui mentait comme elle le fait avec tous les autres prisonniers. Elle promet à tout le monde mais elle ne tient jamais ses promesses : « *S'il nous fallait un réquisitoire contre ces hommes, nous n'aurions justement qu'à établir la liste des promesses non tenues. Ils ont appris à gouverner*

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p 178.

<sup>38</sup> ORWEL.G, *op.cit.*, p 319

<sup>39</sup> MIMOUNI, R, *le Fleuve détourné, op.cit.* p.09.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.215.

*par le mensonge et la fuite en avant »<sup>41</sup>. Faire face aux problèmes des citoyens est une chose que les officiels sont incapables de faire, ils laissent les difficultés s'accumuler et peser sur le citoyen.*

Comme il est déjà dit, l'Algérie est un pays musulman, les pratiques qui risquent de toucher et profaner le culte sont strictement interdites, à l'instar de la prostitution et le proxénétisme.

Il est interdit pour le citoyen d'exercer ce type d'activité, qui, en plus de la religion, engendre des maladies mortelles et contagieuses. Les anciennes maisons closes, celles de l'époque coloniale, furent toutes fermées.

Mais, en dépit de l'interdiction de ces activités, MIMOUNI nous informe que quelques endroits sont destinés à la pratique de la prostitution. Cette dernière existe bel et bien. Ces lieux sont protégés et fréquentés par ceux même qui veillent à l'interdiction de ce type de travail : *« l'usine, c'est d'abord un vivier de fille pour personnage haut placés »<sup>42</sup>.*

Cette caste a su profiter de l'Indépendance pour se procurer des anciens domaines des colons et les meilleurs postes, utilisent leurs statuts, les privilèges dont ils jouissent et leurs pouvoirs pour monter ce type d'activité. Aucune loi ne les punit, ils ont tous les agents de l'ordre sous leurs mains.

Ces hommes, qui sont détenteurs d'un certain pouvoir, profitent des situations déplorables et malheureuses dans lesquelles se trouvent les femmes en général, les veuves des anciens résistants en particulier : *« sans protection et sans moyens de subsistance, les veuves des combattants sont les proies rêvées de tous les appétits malsains, tenues de déambuler de lieu en lieu à la recherche d'une hypothétique pension »<sup>43</sup>.*

Ces veuves, n'ont, généralement, personne pour leur venir au secours et leur apporter de l'aide. Leurs maris, parfois toute la famille, sont morts durant la guerre. C'est pour cela qu'elles se trouvent, malgré elles, entre les griffes des bureaucrates corrompus et sans scrupules.

« Au début, j'ai cru que la sollicitude dont on m'entourait était à mettre au compte du respect dû à la mémoire de mon mari défunt. Il m'a fallu me détromper. En fait, depuis le jour où j'ai quitté le giron tribal, je n'ai pas cessé d'être en butte à la concupiscence des hommes. Pendant que j'exposais mes doléances, leurs regards me

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.92.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.162.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.178.

déshabillait, évaluait la fermeté des seins, l'épaisseur des hanches, la cambrure des reins ».<sup>44</sup>

Ces pauvres femmes étaient trop naïves de croire aux paroles des administrateurs, des « *hyènes* » comme ils ont été qualifiés dans l'ouvrage. Elles étaient menacées, agressées et violées avant d'être réduites et obligées à se prostituer pour le compte de leur tortionnaire.

« Un jour, à la tombée de la nuit, il est venu me rendre visite. Il était ivre et avait les yeux rouges. Il s'est montré inconvenant et je l'ai repoussé violement. Alors il s'est énervé et a commencé par me menacer. Il m'a dit que je risquais de ne jamais voir arriver ma pension, que mon fils pourrait être exclu de l'école »<sup>45</sup>.

Tel est le vrai visage de l'administration algérienne, post indépendante, que MIMOUNI nous peint. Une bureaucratie incompétente, corrompue, menteuse et rusée. Les hommes qui la composent ne sont que des êtres qui font la course aux richesses. Le confort du citoyen ne leur apporte rien, ils utilisent leurs grades et leurs postes que pour se faire fortune. Ils vont jusqu'à obliger les femmes à exercer le plus vil des métiers et souillent les mémoires de leurs maris tombés au champ d'honneur.

Le peuple subit toute forme de violence, les agents de l'ordre l'obligent à vivre dans une totale misère, il n'arrive à avoir ce qui lui revient de droit ni un travail, aussi misérable soit-il pour subvenir à ses besoins.

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p 177

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.175.

# **Conclusion**

Rachid MIMOUNI est l'un des écrivains algériens d'expression française les plus importants, un nationaliste qui s'est consacré durant toute sa vie à dénoncer le mal qui frappe son pays. Ceci se manifeste clairement dans ses écrits. Il est l'un des géants de la littérature algérienne de langue française.

Il n'hésite pas à critiquer le pouvoir (et tout ce qui nuit à la population et empêche son développement) et l'accuser d'être un ennemi de la liberté et de la démocratie. *Le fleuve détourné*, son deuxième roman, nous l'expose très bien.

Cet ouvrage, ainsi que d'autres romans de MIMOUNI, étaient interdits d'être édités en Algérie. Ceci est à cause de l'idéologie consistant à dénoncer la misère, la pauvreté et le malheur que le pouvoir fait subir à son peuple durant les années 70-80, c'est-à-dire juste après la guerre anticoloniale. Après la fin de cette dernière, l'Algérien croyait que l'époque où il se trouvait dans le mal et le besoin était révolue, mais il se trouve, malgré lui, dans une époque qui n'est pas très différente de celle d'avant.

Notre travail de recherche, est une analyse de la société et du nationalisme dans *Le fleuve détourné*, scindée en deux parties :

La première : la figure du maquisard. Dans cette partie, nous avons un personnage qui s'est donné la peine de rejoindre des combattants pour libérer le pays. Cet homme est un exemple d'un nationaliste, car il a pris le risque de rejoindre les maquis pour le bien de sa nation qui se trouvait sous domination étrangère.

Ce personnage, narrateur, après plusieurs années d'absence, revient avec un rêve : celui de vivre avec sa famille dans son pays désormais libre. Mais tous les espoirs auxquels il s'accrochait s'évaporent au moment de revoir son pays et son peuple. Il n'est pas reconnu par ses proches et l'administration refuse de l'aider à recouvrir son nom.

Quant à la deuxième partie : la confiscation de la révolution, nous avons fait une analyse sur le regard que MIMOUNI jette sur l'administration et la société. Cette dernière était dans un sale état, une situation lamentable. Maladies, chômage et oppression règnent en maitres des lieux.

Les responsables étaient incapables de changer cette réalité, le seul souci qui leur pèse était l'intérêt personnel, l'enrichissement par différents moyens, légaux ou illégaux, tout ce qui est important pour eux était le bénéfice. Ils utilisent leurs statuts à des fins personnelles et non professionnelles. Le citoyen n'était pas au centre de leurs soucis, qu'il soit à l'aise ou mal à l'aise, cela ne leur importe en rien.

Pour conclure et répondre aux hypothèses déjà avancées dans l'introduction, nous pouvons dire que le « *nationalisme* » que nous démontre R.MIMOUNI est un amour pour la patrie et le pays. Lui-même est nationaliste car il n'hésite pas à défendre son pays en dénonçant le mal, le malaise et les difficultés qui ne cessent de frapper son pays et ses compatriotes depuis les années 60.

Les personnages que l'auteur du roman « *le fleuve détourné* » avance, à l'instar de : OMAR, VINGT-CINQ, RACHID, L'ECRIVAIN et ALI (le fou), nous pouvons constater qu'ils sont des individus conscients. Ils sont des êtres qui comprennent la société et l'administration, ils savent que leur situation ne va pas changer avec une bureaucratie telle celle que nous présente le roman.

Avec *le Fleuve détourné*, MIMOUNI dresse un véritable tableau de la société algérienne post indépendante. Ce roman traduit une réalité vécue par le peuple algérien et même par l'auteur.

## **Bibliographie**

### **Corpus d'étude**

-MIMOUNI, Rachid, *Le Fleuve détourné*, édition sédia, Alger, 2007

### **Ouvrages littéraire :**

-ABBAS, Ferhat, *l'Indépendance confisquée 1962-1978*, édition Flammarion, paris, 1984.

-ORWELL, George, *1984*, 1948, Édition l'odyssée 2015.

-SANSAL, Boualam, *l'enfant fou de l'arbre creux*, édition Gallimard, Paris, 2000.

- STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie depuis l'Indépendance*, 1994, Edition Hibre, Alger, 2012.

### **Revues et Colloques :**

-Arsène Blé Kain, le fleuve détourné de Rachid Mimouni : un paysage textualité à modélisation identitaire, didactique n°10 acte du colloque « le paysage algérien dans la littérature algérienne francophone (1962-2015) » juillet-décembre 2016.

- Dieckhoff Alain, « *Qu'est-ce que le nationalisme ?* », dans : Héloïse Lhérété éd., *Les grandes idées politiques. Auxerre, Éditions Sciences Humaines, « Petite bibliothèque », 2017, p. 127-130.*

- Lalèyê Issiaka-Prosper L, « Le même et l'autre de l'homme. Le savoir aux prises avec la différence », *Rue Descartes*, 2002/2 (n° 36), p. 73-91. DOI : 10.3917/rdes.036.0073.

-Paquin, S. (1999). *Les théories explicatives de l'apparition des nations et du nationalisme. Bulletin d'histoire politique*, 8 (1), 102–114..

-[Popovic, Pierre](#). 2011. « [La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir](#) ». En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. >. Consulté le 19 octobre 2020. Publication originale : (*Pratiques*. 2011. vol. 151/152, (décembre 2011), p. 7-38).

- Redouane, N. (2001). *De l'indépendance confisquée à l'identité bafouée dans Le fleuve détourné de Rachid Mimouni. études littéraires*, 33 (3) , 169–183.

### **Articles de presses :**

-ABACI, M'Hamed, *L'Algérie des années 1960-1970*, El Watan, le 16/02/2014 à 10h00, consulté le 19/09/2020 à 12h12.

# Table des matières

## Remerciements

### **Introduction générale..... 1**

### **Première partie : la figure du maquisard ..... 6**

#### *Chapitre I : le maquisard face à la mémoire : qui suis-je ?*

*1-une vie sans mémoire : la mémoire perdue..... 10*

*2-la quête de soi ..... 11*

#### *Chapitre II : le maquisard face à la dénégation opposée par les officiels ..... 15*

*1-la dénégation opposée par municipalité ..... 15*

*2- une dénégation opposée par les agents de l'ordre ..... 17*

### **Deuxième partie : la confiscation de la révolution ..... 22**

#### *Chapitre I : les retombées de la confiscation de la révolution : l'espace sociale..... 25*

*L'espace sociale après l'Indépendance : « Les difficultés socioéconomiques »..... 26*

*1- situation économique ..... 26*

*2- situation sociale : ..... 27*

*2.1- la santé dans le pays ..... 27*

*2.2- le problème du logement ..... 28*

*2.3- un peuple opprimé et réduit au silence ..... 30*

#### *Chapitre II : la critique de la bureaucratie.....32*

*1- une administration insouciant et incompétente ..... 32*

*2- une bureaucratie corrompue..... 34*

*3- la ruse, le mensonge et l'hypocrisie des dirigeants..... 37*

### **Conclusion ..... 41**

#### *Bibliographie*

#### *Résumé*

# **Résumé**

## ***Résumé***

Dans notre travail de recherche intitulé « le nationalisme dans le Fleuve détourné de Rachid MIMOUNI ». En nous basant sur la méthode « sociocritique » pour mener une étude sociopolitique d'une Algérie post-indépendante, plus précisément durant les années 70-80.

Nous avons devisé notre travail en deux parties. Ces dernières sont également devisées en deux chapitres chacune.

Dans la première partie, intitulée « la figure du maquisard », nous avons fait une analyse du personnage principal du récit. Cet individu est un paysan naïf qui choisit d'abandonner sa femme enceinte pour rejoindre le camp des combattants. Après plusieurs années d'absence à cause d'une amnésie, il revient avec espoir d'une vie meilleur, mais il fait face à une situation désastreuse. Il est inconnu et on refuse de l'aider dans sa peine.

Dans la deuxième partie, intitulée « la confiscation de la révolution », nous avons essayé une analyse sur l'espace social après la l Indépendance (confisquée) d'abord, de dégager ensuite le regard et le jugement que MIMOUNI porte sur les administrations et les responsables insouciants qui laissent le peuple dans une situation chaotique.

Avec « *Le Fleuve détourné* MIMOUNI nous fait un véritable dessein d'une société algérienne post-indépendante. Il nous traduit une réalité vécue par l'Algérien.

## ***Mots clés :***

Administration, colonialisme, identité, indépendance, maquis, maquisard, mémoire, pays, prison, nationalisme, révolution, sociocritique. Société

## **Abstract**

In our research work entitled "Nationalism in the diverted River of Rachid MIMOUNI". By basing ourselves on the "socio-critical" method to carry out a socio-political study of a post-independent Algeria, more precisely during the years 70-80.

We have divided our work into two parts. These are also devised in two chapters each. In the first part, entitled "the figure of the maquisard", we analyzed the main character of the story. This individual is a naive peasant who chooses to abandon his pregnant wife to join the combatants' camp. After several years of absence due to amnesia, he returns with hopes for a better life, but faces a dire situation. He is unknown and we refuse to help him in his sentence. In the second part, entitled "the confiscation of the revolution", we tried an analysis of the social space after Independence (confiscated) first, then to identify the view and the judgment that MIMOUNI carries on the administrations and the careless leaders who leave the people in a chaotic situation.

With "The diverted river MIMOUNI makes us a real design for a post-independent Algerian society. It translates to us a reality experienced by the Algerian.

## **Key words :**

Administration, colonialism, identity, independence, maquis, maquisard, memory, country, prison, nationalism, revolution, socio-criticism. Society

## الملخص

في عملنا البحثي بعنوان "القومية فالنهر المحول رشيد ميموني". من خلال الاعتماد على الأسلوب "الاجتماعي النقدي" لإجراء دراسة اجتماعية-سياسية عن الجزائر ما بعد الاستقلال، وبشكل أكثر تحديداً خلال السنوات 70-80.

لقد قسمنا عملنا إلى قسمين. هذه أيضاً مقسمة إلى فصلين.

في الجزء الأول بعنوان "شخصية المكيبسارد" ، قمنا بتحليل الشخصية الرئيسية للقصة. هذا الفرد فلاح ساذج اختار التخلي عن زوجته الحامل للالتحاق بمعسكر المقاتلين. بعد عدة سنوات من الغياب بسبب فقدان الذاكرة، يعود آمالاً في حياة أفضل، لكنه يواجه موقفاً صعباً. هو مجهول ونحن نرفض مساعدته في عقوبته.

في الجزء الثاني بعنوان "مصادرة الثورة" ، حاولنا تحليل الفضاء الاجتماعي بعد الاستقلال (المصادرة) أولاً، ثم التعرف على وجهة النظر والحكم الذي يحمله ميموني على الإدارات والقادة المهملين الذين يتركون الحركة. الناس في حالة من الفوضى.

مع "نهر المحول الميمونين الذي تم تحويله يجعلنا تصميماً حقيقياً لمجتمع جزائري ما بعد الاستقلال. إنه يترجم لنا واقع يعيشه الجزائري.

## الكلمات الدالة:

إدارة، استعمار، هوية، استقلال، مكيبس، ذاكرة، بلد، سجن، قومية، ثورة، نقد اجتماعي. جمعية